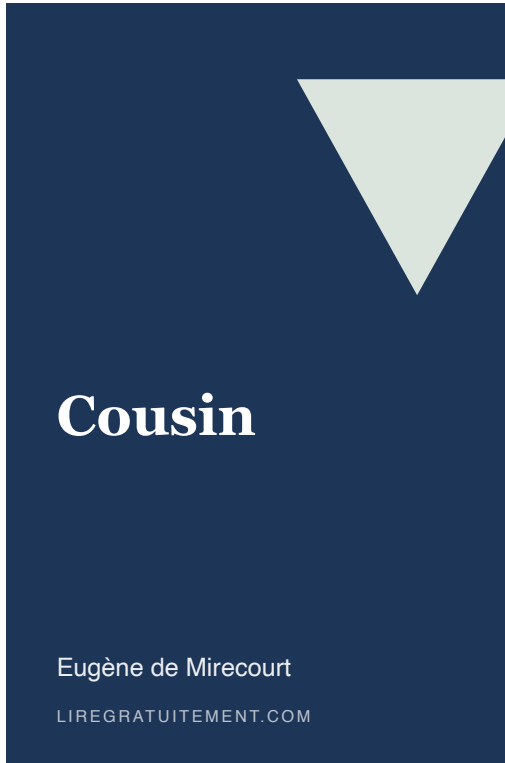




Cousin

Eugène de Mirecourt

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

PARIS

GUSTAVE UAVARD ÉDITEUR

15) P.L'F. cuénécaod 15,

L'aulcar cl l'cdiUur se réservent le droii île Iradudioii (lilc re-production à l'étranger.

in 2010 witii funding from

University of Ottawa

<http://www.arcliive.org/details/cousinmiOOmire>

Au centre du Marais, dans un pensionnat dépendant de Charlemagne, il y avait, en 1809, nne étrange figure d'écolier.

C'était un jeune homme de seize à dixsept ans. d'une complexion frêle et maladeive.

Son œil biillait d'un éclat fiévreux, et

G TOUS IN

son teiuf. blême trahissait la fatigue do l'étude.

Il portait, comme un abbé, la chevelure très-longue et très-en désordre.

Jamais il ne se mêlait aux jeux des autres élèves.

On le voyait se promener de long en large dans la cour du pensionnat, gesticulant et dialoguant avec lui-même.

Ses camarades le prirent en grippe.

Ils l'accusèrent d'être brutal, méchant, sournois, despote, et cela parce qu'il dominait par son intelligence tous ces gamins tapageurs, et qu'il ne daignait pas honorer de son intimité les héros du pensum et de la retenue.

Pour se venger de ses mépris, ils lui choisirent un sobriquet fort humiliant : ils le surnommaient Prix d'honneur.

Cela voulait dire, dans l'idiome de ces jeunes bourgeois :

— Tu n'es pas ici, comme nous, pour ton argent; tu y es en qualité de galérien, les pieds rivés au liège grec et traînant le bonnet de la version latine. Les haricots que tu manges, tu dois les rembourser en prix, en couronnes, sous peine de faire faillite au chef d'institution : tu es condamné au prix d'honneur, et le Journal de V Empire dira ta gloire à la suite du feuilleton de l'abbé Geoffroy.

Travaille donc, malheureux, travaille sans cesse, travaille louioius!

Kousin

Victor Cousin, — nos lecteurs le devinent, — était le nom de cet élève.

Il avait pour père un obscur horloger «de la rue Saint-Antoine.

Depuis un an, l'instituteur lui octroyait une bourse complète en raison des facultés admirables qu'il déployait.

Jusqu'à sa quatorzième année, Yiclor ne fréquenta que l'école gratuite et ne sortit point du domaine de l'instruction primaire. Sur cette ligne modeste, le succès de ses études lut si éclatant, que l'ambition jeta racine dans son cœur. Il se promit à lui-même de ne jamais entrer en apprentissage.

Malheureusement il fallait pour cela

COUSIN ÎL

soutenir une lutte avec l'autorité paternelle.

Ouvrier têtu, nourri dans les rêves les plus exaltés de la Révolution, et fanatique de Jean-Jacques Rousseau, M. Cousin père n'admettait pas d'autre évangile que le Contrat social. Il avait pour article de foi que tout homme, le riche comme le pauvre, le poète comme l'idiot, doit être pourvu d'une profession manuelle.

Soit dit entre nous, et sans faire à la philosophie de l'auteur genevois une concession trop large, l'application de ce principe devrait être surtout exigible en ce qui concerne les poètes.

Lorsque Victor parla d'apprendre le latin, M. son père lui répondit :

10 cousin

— Jean-Jacques n'en a éprouvé le désir (qu'à l'âge de quarante-cinq ans. N'importe, ÎL est ton maître, pourvu que tu gagnes ta subsistance en travaillant dans une autre partie. Graveur, opticien ou horloger, voilà trois états que je te propose. Tu as vingt-quatre heures pour fixer ton choix.

Quand M. Cousin père avait parlé, toute espèce de réplique était défendue.

Victor, chez lequel se trahissait déjà cette nature fine, hypocrite et louvoyante qui, plus tard, lui a fait éviter tous les pièges pour aller bercer mollement sa chaloupe sur les vagues fallacieuses de l'écclisme, — Victor, disons-nous, recourut à une combinaison que n'eût pas désavouée Tartufe.

Sa mère était une sainte et digne femme, un cœur humble, animé d'une foi

vivo.

Au plus fort des orages de l'impiété révolutionnaire, elle fit baptiser son fils par un prêtre non assermenté *. Puis elle travailla courageusement à l'élever en chrétien.

Mais l'horloger, bonnet rouge endurci, trouva convenable d'étouffer cette pieuse science.

Il la remplaça par des germes d'athéisme qui se développèrent d'une façon si insupportable, que Victor, à treize ans, ne

* Victor Cousin est né à Paris le 28 novembre

saluait plus un prêtre et jurait par Lamartine et par le baron d'Holbach.

La pauvre mère pleurait à chaudes larmes.

Elle croyait son fils perdu en ce monde et en l'autre. Sa joie fut donc extrême quand celui-ci vint lui dire :

— Mère, j'ai fait sur le christianisme des réflexions sérieuses. Il se pourrait bien que la vérité fût là.

Jugez comme Texcellente femme accueillit ce début.

— Cber enfant! serait-il vrai? Le ciel exauce mes prières et la grâce touciie Ion cœur! dit-elle en lui prodiguant les

COI s IN ir-

caresses. 11 laiit partir en Norniaiulie chez noire cousin Tabbé
*.

— J'y songeais, répond Viclor.

— 11 achèvera de dissiper tes doutes, mon enfant ; il le ramènera dans le bon chemin.

— Oui... mais je tremble que mon père ne s'y oppose; il veut que j'entre à Palelier.

— Witéricorde! est-ce pour te perdre [D]lus sûrement par les mauvais exemples? Sois tranquille, j'obtiendrai que tu partes.

Elle j'obtint en effet.

Le soir même, Victor prenait la clih»

' (e prêtre clsscervail une paroisse aux onviroiis de lantes.

UL"S

gence et se faisait à lui-même le petit raisonnement qui va suivre :

— Mon cousin Tabbé me trouvera des dispositions, il me proposera de continuer mes études au séminaire. J'accepterai, sauf à

jeter plus tard la soulane aux orties quand je saurai le grec et le lalir.

Vous voyez que notre héros était un petit Machiavel d'une certaine force.

Le bon ecclésiastique dont il espéniil faire sa dupe avait heureusement de la clairvoyance, il devina, sous les protestations de l'écolier, le véritable mobile qui le faisait agir et lui épargna son rôle hypocrite.

— Tu veux à tout prix contiinier les études, lui dit-il. Kien n'est plus sinîj)îe.

COL'Sl.N 15

Un chef d'institution de ma connaissance te prendra pour cent écus par an.

— Cent écus! Mon père ne donnera jamais un pareille somme, oljjecla Victor.

— Je la trouverai sur mes économies, dit Tabbé. Si ton orgueil s'alarme, il dépendra de toi de faire bientôt cesser la subvention. Quand les instituteurs de Paris découvrent un élève à succès, ils le conservent gratuitement, et même ils offrent une pension à sa famille pour ne pas le perdre.

Victor apprit ainsi à connaître Tindus* trie bizari'e de mesieurs les marcliands de soupe universitaires.

— Nous sommes en avril, tu resteras ici

la cuislN

jusqu'au mois d'octobre, couliiuiia l'abbé. Si tu as du courage, el si tu travailles activement sous ma direction, tu peux être, à cette époque, de la force d'un bon élève de quatrième.

Notre héros remercia le digne ecclésiastique avec une effusion qui n'avait plu? rien de Thypocrisie.

Leur plan s'exécuta sans encombre. De la part de M. Cousin père aucini obstacle ne vint l'entraver.

Dans tous ces arrangements, la bourse de l'admirateur de Jean- Jacques ne subissait aucune atteinte : il renonça volontiers à l'application des doctrines du Contrat social.

Victor, à son retour des parages nor-

COUSIN il

mands, entra d'emblée en troisième daiB ce même pensionnat du Marais oij le Icctem' a pu le voir, nu début de noire récit.

L'année scolaire se passa pour le jeune clcve de la façon la plus victorieuse.

Il remporta tous les prix de sa cbissc au collège Charlemagne, et le grand coi h cours proclama trois fois son nom rainié'j suivante.

Dès lors il eut bourse enlière*

— Ah! mes condisciples m'appellent

Prix dlionneur ! s'écriait-il en éperon-

uant son courage : eh bien^ je ne veuï pas les faire mentir 1

Il se tua de travail, et conquit effectivement, à la fin de l'année de rhétorique*,

le grand prix

ce prix glorieux, qui devait être le point de départ de sa fortune.

Son Excellence le grand maître de l'université lui décerna de sa noble main la couronne classique en papier vert.

Or ceci se passait au mois d'août 1800.

Un an plus tard, Victor Cousin entra à l'École normale sans concours, et avec le titre de premier élève, par le droit divin du prix d'honneur.

Ce brillant prix lui rendit un autre service, dont l'importance n'était point à dédaigner, c'est-à dire qu'il l'exempta de la conscription, ou plutôt de la mort, car ce fut une seule et même chose pour le contingent de 1812.

A l'École normale, Victor Cousin ne fut pas tourmenté comme au collège.

Là, plus de railleries jalouses, plus de propos taquins et méchants. Il était avec l'élite des écoliers travailleurs; il se trouvait au milieu de la pépinière studieuse du professorat.

Néanmoins il ne sut pas se faire aimer de ses nouveaux camarades.

Ceux-ci baissaient pavillon devant son intelligence si élevée et si lucide. Ils applaudissaient volontiers à ses chaleureuses déclamations sur l'art et sur la musique, pour laquelle il montrait un

goût décidé. Tous le croyaient parfaitement capable d'écrire un opéra-comique ou non comique; on s'accordait à le trouver plus fort que cette (jana)che de Sponlini.

Ô COUSIN

Mais ou ne l'ainiLiit point.

Ses condisciples remarquaient la sécheresse et l'égoïsme profond de sa nature, son besoin de domination constante, son avidité pour l'éloge. Rien de tout cela n'excitait leur sympathie.

Victor Cousin se destinait à l'enseignement des lettres.

Chose à noter, la philosophie lui déplaisait souverainement, lorsqu'un jour le hasard le fit enlrrer dans la classe de Laromiguière.

Comme Malebranche, auquel la lecture fortuite de Descartes révéla ses aptitudes, cet instant décida de la vocation de notre héros.

L'illustre professeur expliquait à son

COUSIN 'il

auditoire la doctrine de Locke et de Coudillac.

Il modifiait sur quelques points cette doctrine, un peu trop propice aux passions sensuelles, et s'en acquittait avec une grâce, une élégance, un charme de bonhomie qui pénétraient et subjuguèrent.

Victor Cousin se sentit pénétré et subjugué.

Cependant il n'abandonna point encore le domaine des lettres. Nous le trouvons, en 1812, répétiteur de littérature grecque à cette même Ecole normale où, deux années auparavant, il était simple élève.

En 1814, il y occupa la position de maître des conférences *.

* Titre équivalent à celui de professeur de faculté.

Vers la même époque se place une anecdote déplorable, et qu'il est impossible d'omettre, puisque nous écrivons l'histoire du brillant jeune homme.

Il logeait à l'hôtel Praslin, rue du Petit- Bourbon, dans le quartier de l'Université.

Chacun le considérait déjà comme un grave personnage. Il avait bien un peu l'air d'un professeur de mimique, grâce aux gestes multipliés et solennels dont il accompagnait chacune de ses phrases ; mais ceci ne faisait qu'ajouter à sa considération. Il se montrait rangé, laborieux, ne recevait que de rares visites, jamais de femmes.

On le vit, un jour, reconduire jusqu'à la porte de son hôtel ce jeune homme à cheveux

COUSIN t'3

gris, et d'une mise plus qu'ordinaire.

Le lendemain, Yiclor entra chez le concierge et lui fit cette recommandation expresse :

— Quand ce monsieur reviendra, dites que je n'y suis pas !

— Oh ! oh ! chuchotèrent les voisins, notre piochcur aurait-il des créanciers ?

Le même homme revint à (pielques jours de là. Tout aussitôt le Cerlière de lui barrer le passage, en criant :

— M. Cousin n'est pas chez lui !

— Pour d'autres, c'est pos: ^ihle; mais, pour moi, je vous affirme qu'il y est toujours : je suis son pcre.

il COUSIN

L'î concierge [ici ri lié laissa forcer la consigne.

Il ne fut pas seul à entendre la rcvélation, ou plulôt il en a propngé le scandale, puisque la Gazette des Ecoles du G novembre 1852 nous le Iransmct, à vingt-quatre ans de distance.

Peut-être Victor Cousin craignait-il que le vieil horloger, trop simple de costume et de langage, ne renconliât chez lui M. Royer-Collard, son illustre protecteur.

M. Royer-Collard, porté à la Chambre au commencement de la seconde Restauration, venait de choisir Victor Cousin pour son suppléant à la Faculté des lettres.

Et Victor Cousin fit sa leçon d'ouverture le 7 décembre 1815.

COUSIN 2 j

Nous allions oublier de dire que, Taniice précédente, il avait, pendant quelques mois, professé la philosophie au lycée Ijonaparte.

Il se déclarait alors admirateur passionné de Napoléon.

Ses anciens condisciples de l'École normale avaient plus d'une fois applaudi à ses harangues chaleureuses en faveur du héros.

Quelle fut donc leur surprise de voir M. Cousin, ce partisan déclaré de l'Empire, imiter l'exemple de messieurs les volontaires royalistes, charger le mousquet sur son épaule débile et courir sus au brigand de l'île d'Elbe, suivant l'aimable expression féodale de Louis XVIII !

Ces innocents jeunes gens ne pouvaient revenir de la métamorphose *.

Les premières leçons de notre héros a

* Voici une anecdote empruntée au Censeur de Lyon (1843) :
« En sa double qualité de philosophe et de traducteur de l'iaton, M. Cousin eut longtemps la prétention d'être un modèle de vertu et d'austérité. Déjà pair de France, le péripatéticien moderne se rendait fréquemment de sa demeure au restaurant Risbeck, situé place de l'Odéon. Il y dînait pour trente sous, quarante sous au plus, et n'humectait qu'avec de l'eau pure les simples mets dont il nourrissait l'enveloppe matérielle de son âme. Un jour qu'il venait d'achever son fricandeau modeste, arrive un gros garçon qui prend place à la table voisine de la sienne. Celui-ci n'était ni philosophe ni pair de France : il fait honneur à la carte, et, levant la tête au dessert, il aperçut son pâle vis-à-vis. — Eh ! si je ne me trompe, s'écrie-t-il, ce n'est M. Cousin ! — Oui, monsieur ; mais je n'ai pas l'honneur de vous connaître. — Quoi ! vous ne remettez pas un de vos anciens élèves de Louis-le-Grand ! J'étais un des moins favorisés de la classe. — Je ne me rappelle plus le moins du monde... — Comment donc ! et votre petit logement de la rue saint-Jacques, sur la terrasse où nous dessinions de si gro-

la Sorbonne ne se passèrent pas au milieu de cet immense concours d'auditeurs (pic les passions politiques lui donnaient plus

tesques figures! — Ces souvenirs, monsieur, ne sont pas si noirs. — En effet, j'en ai de plus sérieux à vous rappeler, car nous avons failli être ennemis mortels. En 1815, j'étais artilleur volontaire, et vous vous en êtes fait volontaire royal. Comme nous nous trouvions magnifiques avec vos clipeaux ronds, relevés d'un côté et garnis d'une cocarde blanche! n'avez-vous pas fait la campagne de Vincennes ou de Villejuif?... Si nous nous étions rencontrés dans la place... Voyez-vous l'élève canonnant le professeur! M. Cousin ne jugea pas convenable d'achever son dîner. Il se leva, fit un salut très-froid à son ex-élève, et prit la porte en le laissant déconcerté d'une aussi brusque retraite. Le pauvre garçon revenait des colonies, où il avait fait un long séjour. Il ignorait la fortune inespérée de son ancien répétiteur de troisième au Collège Louis-le-Grand. L'anecdote a couru, et les biographes de M. Cousin ne doivent pas négliger l'épisode de la campagne de Vincennes. J'aurais donné beaucoup pour voir passer le traducteur de l'italien dans son costume de volontaire royal.

»

n. LE D.

2>1 COUSIN

tard, ainsi qu'à ses collègues Villemain et Guizot.

Presque toujours la salle était vide. On n'y apercevait qu'un très-petit nombre d'adeptes zélés.

Parmi les plus assidus, Victor. Cousin remarquait un vieillard qui ne manquait pas une séance et venait régulièrement s'asseoir dans le voisinage du poêle. Sa mise décente, son linge blanc, révélaient une existence modeste charmée par rétude, une médiocrité de fortune soutenue par un caractère digne.

Victor avait pris en affection ce vénérable auditeur.

Ses regards s'arrêtaient sur lui avec complaisance toutes les fois qu'il lançait

COUSIN

du huit de sa chaire quelque période à cfu, renforcée d'une pantomime démonstrative.

Le vieillard inclinait alors silencieusement la tête, comme un homme à qui la force d'une vérité philosophique arrache un signe d'acquiescement.

Un jour d'hiver (il faisait un temps épouvantable : deux pieds de neige couvraient les rues, et la Lise glaçait impitoyablement tous les nez qui s'aventuraient dehors), notre professeur ne trouva qu'un seul homme à son cours.

C'était l'héroïque vieillard.

Il avait pris sa place habituelle à côté du poêle.

•^ Voilà, certes, un beau trait! se dit

un COUSIN

Cousin. Je ne le laisserai pas sans récompense. Adressons la parole à cet ami inconnu, et traitons-le d'une façon cordiale.

— Eh bien, dil-il en descendant de sa chaire, il paraît, monsieur, que nous allons cire seuls, aujourd'hui?

Le bonhonnne le regarde et hoche sa vieille tête.

— Vous cliiez à mon dernier cours.

Que pensez-vous du sdiis moral d'Iltucheson * ?

Cette fois le vieux arrondit sa main gauche, la porte à son oreille en forme de cornet acoustique, et lance au professeur ce monosyllabe significalif :

* J\ expliquait alors la philosophie écossaise, Smilb, Ilcid, Dugald-Slcwart, Ole, etc.

COUSIN r>i

— lleiii?...

Le pauvre homme était sourd à ne pas entendre Dieu lonucr.

Depuis le commencement de la saison rigoureuse, il venait là demander au poêle universitaire le calorique bienfaisant que sa bourse ne lui permettait pas de trouver ailleurs.

M. Cousin fut excessivement humilié.

Par bonheur il ne tombait pas de la neige tous les jours. D'autres adeptes, à l'oreil/e plnssùrc, recueillirent ses leçons et les sténographièrent.

11 se fit même assez de bruit autour du jeune professeur.

Dans les cercles lettrés on parlait avec

^1 COLSl.N

éloge de la philosophie écossaise et de Victor Cousin, son prophète. Royer-Gollard en prit de Thumeur; il donna brutalement un coup de boutoir au travers de cette gloire naissante.

— Vous appelez ça des révélations, dit-il; ce sont tout au plus des exhibitions !

Royer-Collard n'avait pas tort. On pouvait écouter M. Cousin, mais en prenant bien garde de le croire sur parole.

Ceux qui, de bonne foi, l'auraient suivi pas à pas dans l'application de son système?

multiples ressembleraient à autant de malades imbéciles qui, après avoir pû à tour à tour dans les bocal d'une pharmacie, absorberaient un abominable mé-

cors IN ?;.,

lange de remèdes salutaires et de poisons.

M. Cousin prend d'abord les armes que lui fournit le radicalisme écossais, puis il va-fen guerre et attaque vaillamment la philosophie sensualiste de Condillac.

« Cette philosophie mesquine et dégradante, dit-il, qui prétend renfermer l'âme humaine dans le cercle étroit de la sensation; qui, pour se délivrer des faits intelligents qui l'embarassent, les mutile et les amoindrit ou les passe sous silence; qui peut bien faire sortir de son principe les conseils de la prudence, la morale de l'inféiè, mais qui n'en tirera jamais les règles du devoir, les croyances de l'homme de bien, car elle sape la vertu par les fondements et anéantit la conscience. »

Voi Kl, certes, une argiimeïU;ï lion parlaite.

Mais, après avoir écrasé le matérialisme, r.olre professeur, dont l'esprit est d'une mobilité rare, s'éprend tout à coup de la }!hilosophie panthéiste et athée des allemands.

11 admire le fils du sellier de Kœnisberg ' , ouvre les gram-maires tudesqucs afin de mieux le comprendre, s'extasie en lisant la Critique de la raison pure, et se plonge tête baissée dans cet abîme.

En même temps que les idées de son nouveau maître, il épouse sa terminologie grotesque.

La chaire française retentit pour la pre- * E-.muaiiuel Knnt.

mière fois des absurdes et folles docliiïics d'oiUre-Rliin. Kaiit le démolisseur, Fichte ridéalisle alliée, Schelling le philosophe de la nature, puis enfin Hegel, le sublime Hegel, obtiennent tour à tour les louanges de Victor.

Hegel est l'auteur de cette proposition blasphématoire '. « Dieu arrive dans l'homme à la connaissance de Mmême. »

Ébloui d'une aussi magnifique pensée, M. Cousin, dans un premier voyage en Allemagne, à la fin de i817, tombe aux genoux du maître et porte pieusement à ses lèvres un pan de sa redingote
* .

* Henri Heine s'est moqué fort agréablement, à son point (le vue,, de celte passion subite de notre liiros

Revenu à Paris, il commence un cours de philosophie morale.

Sa parole brûlante, imagée — beaucoup trop imagée pour rexactitude et la sévérité philosophiques — son accent plein d'enthousiasme quand il touche la corde du patriotisme, tout contribue <\ enflammer la jeunesse des écoles.

Un jour il appelle l'homme « ime force libre. »

pour la philosophie allemande. « M. Cousin, dit-il, a toujours observé à l'égard de ci'Ue pliilosophie le sixième commandement : il n'y a pas floulé une idée. Tous les témoins déposent unanimement que, sous ce rapport, M. Cousin est la probité même. Je vous prédis que la renommée de M. Cousin, comme la Révolution française, fera le tour du monde. J'entends déjà les ricaneurs ajouter: En effet, la renommée de M. Cousin fait le tour du mondi^; on ne la trouve déjà plus CD France. »

Celte (léfiiiitioii est couverte d'applnudissements. On y voit une protestation courageuse contre les menées envahissantes du parti prêtre et des ultras.

Les congréganistes prennent la chose en mauvaise part. Notre pliilosophe révolutionnaire voit suspendre son cours.

Dans le délire de son revirement libéral, il a poussé l'audace jusqu'à faire une apologie de Marat, en pleine Rcsclauralion.

Bien d'autres à sa place n' eussent point osé louer ce monstre en pleine République.

M. Cousin, devenu martyr, accepte les palmes consolatrices que toute la presse de l'opposition lui décerne.

Du reste, il ne se plaint pas d'être condamné au silence, car une maladie de poitrine, causée par un travail opiniâtre sur les

manuscrits de Proclus *, commence à donner de l'inquiétude à ses amis.

Les souffrances de Victor deviennent intolérables, il se retire dans un modeste logement de la rue d'Enfer, dont la fenêtre donne sur les marronniers du Luxembourg.

Il ne travaille plus. Seulement il emploie quelques heures à la lecture pour ne point mourir d'ennui.

Ce fut alors que lui tomba dans les

* philosophe néoplatonicien qui s'appliqua, de concert avec tous les adeptes de l'école d'Alexandrie, à lutter vigoureusement contre les progrès du christianisme et à le confondre.

COISLIN 59

mais une brochure intitulée De la révolution lyonnaise, avec ce vers d'Alfieri pour épigraphe :

Sta la forza per lui, per me sta il vero*.

Elle venait d'être publiée en France par le chef avoué de cette révolution, le fameux comte de Santa Rosa, qu'on a très-justement appelé le Don Quichotte du libéralisme.

Victor brûlait de voir ce héros triangler.

On le lui amena juste au moment où sa maladie le jetait dans une crise violente. Il vomissait le sang et se croyait perdu.

— Monsieur, dit-il au proscrit en lui

* « Qu'il garde ! le la force, la vérité ne résiste pas. »

ixn cors IN

lendant la main, vous êtes le seul liomine que, dans mou élat, je désire conuaître cucore.

Uuc liaison Irès-intime s'établit entre eux.

Santa Rosa prenait en Fiance le nom de Cuuti. Logé rue des Fossés-Monsieurle-Priuce, dans le voisinage du professeur malade, il le visita tous les jours et se rencontra chez lui plus d'une fois avec fluniann et Royer-Collard.

Ce dernier prévint un soir le comte italien qu'on jugeait prudent de s'assurer de sa personne et de le tenir sous les verrous.

Dans celte mesure, ordonnée par le

ministère, il y avail une menace d'exUa" dition peut-clrc.

Or, de l'autre côté des Alpes, Santa Ilosa voyait l'écliafaud.

Victor le caclie à Auteuil dans la niaiso!i de campagne de M. Viguier. Tous les deux y établissent leurs pénates pendant les premiers mois de 1822, ne recevant aucune visite et ne sortant jamais de l'enceinte du J)arc.

M. Cousin s'occupe d'une traduction de Platon.

Le comte écrit ses Recherches sur les (jouvernements constitutionnels.

Effrayé des progrès de la maladie du

philosophe, Sanla Rosa le décide un jour à retourner à Paris, afin d'y consiiUer l'illuslre Lacnec, leur ami commun.

Victor suit ce conseil.

Ne le voyant pas revenir le soir même et cédant à l'inquiétude, noire Italien commet l'imprudence de quitter Âuteuil et d'aller cheicher, rue d'F.nfer, des nouvelles du malade.

La police avait l'œil au guet.

Sur la place de l'Odéon, Sanla Rosa tombe dans une embuscade de sept ou huit agents, qui rappréhendent au corps et remènent à la préfecture de police.

On l'accusait de complot contre la sûreté de l'État.

Deux ordonnances de non-lieu, rendues

COUSIN i3

successivement par les juges civils et pai" kl cour royale, ne permirent pas au ministère de prolonger la captivité du patriote piémonlais, qui reçut Tordre d'interner ù Alençon d'aborJ, puisa Bourges.

Ce fut de cette dernière résidence qu'il écrivit à M. Cousin ces lettres si charmantes et si tendres, publiées depuis sous le couvert du prince de la Cisterna.

Victor alla visiter son ami dans le cheflieu du département de rOrie.

Il y composa l'argument du Phédon sur l'immortalité de Tâme.

Le séjour du comte à Bourges ne fut pas de longue durée. Bientôt on le pria d'accepter un passe-port pour l'Ariglelcrre cl

-ii COUSIN

de prendre la loiite de Calais en compagnie d'nn gendarme.

Pythias et Damon ne devaient plus se se revoir.

Après avoir vécu longtemps de privations à Londres, Santa Rosa partit pour la Grèce et voulut mettre son épée au service du gouvernement national; mais on n'accepta point cette olTre, car la Sainte-Alliance, très-haute et très-ombrageuse dame, eût probablement dressé l'oreille au nom du révolutionnaire piémontais.

Désespéré, le comte s'engage dans les rangs des Palikares avec le titre de simple soldat; puis il va mourir obscurément, d'un éclat de mitraille, au siège de Misioluuglii.

COUSIN 4:i

Victor Cousin n'avait pu mettre obstacle à cette funeste clé (ermi nation, ni par sa correspondance ni par ses conseils, attendu qu'il était alors lui-même au secret le plus absolu dans les cachots de cette même Sainte-Alliance, qui persécutait si cruellement le patriotisme d'un bout de l'Europe à l'autre.

Il est bon d'expliquer comment ce malheur lui arriva.

Ne touchant plus aucune espèce d'émoluments universitaires, pauvre de son patrimoine, à bout de ressources, il crut devoir accepter temporairement une mission pédagogique, fort au-dessous de son mérite, mais qui pouvait servir ses projets et ses éludes.

/.G COISIN

Eu un mot, la duchesse de Moutelx'llo le donna pour précepteur au jeune duc, sou fils aîné, qu'elle envoyait en Allemagne, et

qui allait, à la mode anglaise, compléter son éducation par les voyages.

Très-avancé comme principes, grâce à ses rapports avec Sanla Uosa, Victor, cliemin faisant, juge convenable decliauffer le carbonarisme.

On l'arrête à Dresde en flagrant délit de propagande.

Bientôt la Saxe le livre à la Prusse, cl voilà notre homme dans les cachots de Berlin.

Sa prison menace d'êlre longue.

Il s'obstine à ne répondre à aucun interrogatoire, conteste à un gouvernement

clranger le droit de répression sur ses actes et lui reproche de commettre uu inexcusable abus de la force.

Ganset plusieurs autres savants d'Allemagne rendent visite au captif.

L'historien Michelet, son compatriote, alors a Berlin, remue ciel et terre pour obtenir sa délivrance; mais il ne peut y réussir.

A trois mois de là seulement, trois mortels mois, nos ministres, tourmentés par les incessantes réclamations de la presse, font passer une petite note à M. de Damas, chargé de l'ambassade française en Prusse.

Victor voit enfin les portes de son cachot s'ouvrir.

Il rentre à Paris dans les premiers jours de mai 1825 et remercie les journaux de leurs bons offices.

La Gazette de France, qui avait alors une teinte libérale, continue de le prôner bel et bien dans ses colonnes. Elle déclare qu'on lui doit une réparation écialanle, parle de son mérite méconnu, le compare à Platon, et lui fait obtenir, grâce à celte audacieuse métaphore, la croix de la Légion d'honneur.

Ce fut Charles X qui en orna la boutonnière du carbonaro propagandiste.

Il faut dire que M. Cousin commençait à appliquer dans le ressort de la politique ce système commode qui devait distinguer plus tard sa philosophie glorieuse.

COUSIN 49

Ayant compris le danger des opinions trop exclusives, il se prit à colorer son drapeau de toutes les nuances connues; il entretint des relations dans tous les camps.

Tour à tour il rendit visite à la Fayette, à Dupont (de l'Eure), à Chateaubriand, à Rovigo et à Paul-Louis Couiier.

La religion de rélectisme avait trouvé son apôtre.

— Ce diable d'homme connaît Tirnivers entier ! s'écriait Villemain, furieux de le rencontrer partout sur sa route.

A la fin de 1825, le grand Victor publia les premiers volumes de sa fimeusc traduction des œuvres de Platon *.

* Les derniers ne parurent qu'en 18iO. L'ouvniço couii.lcl forme 13 volumes in-S».

Dans les notes de cet ouvrage, il prouve que Socrate a été condamné justement à boire la ciguë, parce qu'il attaquait la so-

ciété païenne et les dieux de l'Olympe avec la plus haute irrévérence,

Une seule chose étonne le grand Victor, c'est que TAréopage n'ait pas rendu cejugement à l'unanimité.

Signataire de la traduction citée plus haut, M. Cousin n'y a fourni qu'une part de travail médiocre. On peut dire qu'elle est plutôt de Georges Farcy * et d'Auguste Viguier.

« Farcy avait beaucoup étudié Platon, dit le T^Wj^s du 15 janvier 1832. Nous croyons même pouvoir affirmer que les

* Jeune savant, tué eu 1850.

COUSIN îil

volumes les mieux compris et les plus élégamment traduits de M. le conseiller d'Élal Cousin sont dus aux veilles philosophiques de Farcy. »

Quant au deuxième collaborateur, notre héros reconnaissant lui dédia l'ouvrage en ces termes :

ï A 'mon ami Auguste Viguier, comme une dette et un souvenir.)»

L'année suivante, Û. Cousin donne une édition complète des œuvres de Descartes.

II publie en outre des Fragments philosophiques, et son disciple Adolphe Garnier se fait le complaisant éditeur du Cours deVhistoire de la philosophie, sténographié à la Sorbonne.

En 1828, M. Cousin imprime de Nou-

veaux fragments philosophiques sur les siècles anciennes.

Au sujet de ce dernier livre, le Drapeau blanc, feuille plus royaliste que le roi, [irodigue à Victor les félicitations. « Il vient de prouver, dit Martainville, rédacteur en chef de cette feuille, combien il est loin de vouloir soutenir les principes révolutionnaires. »

— Attendez, monsieur Martainville, attendez un peu! Vous comptez sans l'éclectisme.

Le ministre Villèle tombe, et Martignac rend à M. Cousin sa chaire en Sorbonne.

Aussitôt l'illustre professeur, dont les doctrines semblaient si pacifiques, se retourne comme Janus, fait voir un autre

COUSIN

visage et devient lui foudre de guerre.

Chaque pensée, chaque mot de son cours, est une alkision politique.

La multitude se porte à la Sorbonne; on applaudit à outrance.

Aussi imprudent que les compagnons d'Ulysse, Martignac a lâché les vents contenus dans l'outre d'Éole: il est victime de la tempête, et la chaire de notre vaillant professeur se change en une formidable catapulte, dont l'opposition fait usage pour battre en brèche le ministère Polignac.

Celui-ci résiste et soutient le siège.

Arrivent les ordonnances, suprême valout d'un parti désespéré, pièce de monnaie que la dévote congrégation jetait en l'air en murmurant :

oi COUSIN

u — Croix 1 »

Mais la Révolution mit hrutalement le pied dessus et cria :

« — Pile ! »

Hélas ! le mot fut presque aussitôt suivi de l'action ! Daignez excuser le calem.bour en faveur de l'image.

Le 27, M. Cousin se rend au Globe, dont il est lédactcur.

Il veut empêcher Pierre Leroux de faire paraître le journal et de s'associer à la protestation de la presse.

— Vous compromettez vos amis, lui dit-il. C'est trop vite, beaucoup trop vite! La Restauration est encore nécessaire.

COUSIN 50

Quant à moi, je déclare que le drapeau blanc reste mon drapeau !

Le 28, il matelasse ses fenêtres, barricade ses portes, et se prend à suer la peur, tandis qu'on se fusille en bas.

Un grand nombre de citoyens viennent, le 29, prier Népomucène Lemerrier de prendre possession de la mairie du onzième arrondissement. L'auteur de Frédégonde accepte.

Comme il se rendait à la mairie, aloi^ située rue Garancière, il passe devant la porte du grand Victor, qu'il a connu à la société

Aide-toi, le ciel f aidera.

Népomucène monte, se fait ouvrir, et trouve cet illustre pn-
riole accroupi dur-

oO GOUSliN

rière ses rideaux , pâle et frissonnant d'épouvante.

Cousin refuse de le suivre. Il fau(IVntraîner d'autorité jusqu'à
ia mairie.

Là, notre philosophe commence à s'apercevoir que la révo-
hion qu'il déclarait impossible est faite.

Eu avant l'écleclisme! passons à un nouveau changement de
visage.

Il n'a plus un mot de regret pour le drapeau légitime. On l'en-
lond parler de patrie, d'abnégation, de courage civique et de dé-
vouement à la cause de la liberté.

Quiclcpi'un exprime le désir d'aller solliciter une place, oi!i il
pourra mieux servir cette cause.

GOUSliN 57

— Ah! citoyen, dit Victor, comment osez-vous montrer de
semblables convoitises dans lin jour si pur! Nous avons combattu
pour la patrie, et non dans les intérêts mesquins d'une ambition
personnelle.

Nobles et dignes paroles, assurément î

Dix-huit mois après, l'homme qui venait de s'élever avec une
énergie si louable contre les quêteurs de place en avait une dou-

zaine à lui tout seul.

Il est vrai que Téleclectisme conthuiait triomphalement sa route.

L'ordre de choses de Juillet ne crut pas devoir payer par trop de faveurs cet admirable système. Il semblait fait de commande, tant il cadrait avec le caractère

de Louis-Phili|)[»e et. la pensée du règne.

Effectivement, le monarque du parapluie bleu voulait une philosophie qui ne fût ni républicaine, ni catholique, ni légitimiste, ni protestante, ni même libérale.

Or récleclisme satisfaisait à toutes ces conditions.

Victor était le doctenr précieux, crée tout exprès ponr la circonstance. On accepta sa doctrine caméléonienne. Chacun se mit à suivre cette philosophie vague et commode- qui prétend « marcher dans la ligne droite et la juste mesure à travers tous les systèmes, » et qui n'est en réalité qu'un cours impudent de variations, d'incertitudes et de mensonges.

Cousin disait un jour :

CUUSliN ii'J

— Mais JG ne repousse pas le saiiitsimonisme. Il a du bon. Notre devoir est de puiser un peu partout.

Le même jour il s'écriait :

— Soyons chrétiens comme tout le monde ! Le christianisme est fort malade sans doute, mais il en a bien encore pour deux

cents ans dans le ventre. (Textuel.) Comme il vivra plus longtemps que nous, il ne faut pas lui rompre en visière *. »

Et cette philosophie de saltimbanque a pu être prise au sérieux I

Cousin se prosterne devant la croix, tout en la regardant comme un signe de

* Ceci explique pourquoi M. Cousin, ministre, (it toujours la révérence au clergé. Il ne voulait pas que le clergé lui donnili -le l; i férule.

60 corsesiN

superstition. Relevez demain la statue de Jupiter, il se hâtera de lui offrir une hécatombe.

Nous sommes de Tavis de M. Peyrat, bibliographe de la Vresse.

En tirant ainsi des révérences de tous les côtés, on se réduit au rôle de maître Jacques, et maître J:icques n'était ni un bon cocher ni un bon cuisinier.

Le gouvernement de la bascule récompensa de la façon la plus large le théoricien cher à son cœur.

Victor devint successivement conseiller d'I-ltat, conseiller de l'Université, officier de la Légion d'honneur, membre de l'Agidcmie des sciences morales et politiques,

directeur de l'École normale avec logement et traitement, membre de l'Académie française, pair de France, — et Barthélémy s'écria dans la Néméïs :

Une seule pensée obside notre vie!

Que nous font aujourd'hui Lisbonne et Vaisovic, Et la peste lointaine, et le Belge voisin? De ses rêves de gloire oubliant la chimère, La France des Trois Jours, comme une jeune nure, A soif du bonheur de Cousin.

Aussi le Moniteur, son fidèle interprète, A toujours pour son fils une colonne prête, Répertoire de croix et de bons du Trésor; Pour nous consoler tous de la publique gêne, Il construit le tonneau du pôle Diogène Et le garnit de cercles d'or.

Dans notre siècle athée, heureux qui se confie Au modeste repos de la philosophie! Heureux qui lit Platon mieux qu'un Grec de Péra, Danse aux joyeux salons où le monde l'invite, Professe un cours public que le public écoute Et se macère à l'Opéra!

Ah! que tes dévotionnaires de Ugo et de l'Attique Aient bien mal compris la pensée électorale, Grand Victor! Ils jeûnaient de misère à leur cours; Sur les fonds de l'État ils n'avaient point de rentes; Des disciples suivaient leurs doctrines errantes Et paraient bien avec leurs discours.

Voilà les vrais progrès de la psychologie! Oh! que tu nages bien dans ta sphère élargie! Déjà ton œil rusé lorgne un septième emploi. Poursuis, rhéteur doré; dans nos jours de souffrance, il faudrait seulement pour affamer la France Dix philosophes comme toi.

Nommé directeur de l'École normale, M. Cousin publie un pompeux rapport sur une mission que le gouvernement lui a donnée pour aller en Saxe, en Prusse et en Autriche recueillir des documents relatifs à l'organisation de l'instruction publique.

Plus tard, H fait deux autres voyages en Suisse, en Hollande, et continue, aux frais du Trésor, ses études sur la question.

Le cur^{ul} <\[^] emploi rend son influence énorme.

Il chante victoire; l'éclectisme triomphe sur toute la ligne de la grande armée universitaire.

Malheur aux jeunes aspirants à l'agrégation qui osent professer les doctrines interdites! ils sont sûrs de se voir repoussés aux examens. Le grand Victor est là, sévère, Toeil en éveil, et présidant un jury complètement éclectique.

Si le sujet montre une science trop grande pour qu'on puisse, sans crainte de scandale, lui refuser le diplôme, on l'en-

voie professer clans quelque trou lointain, où ses paroles sont étouffées et perdues.

Et, s'il parle haut, s'il n'assourdit pas son timbre de voix, on le destitue sans miséricorde.

Ce fui ainsi que notre habile philosoplie organisa l'absolutisme de la pensée; ce fut ainsi qu'il parvint à composer un étatmajor d'écuyers féaux et portant bannière.

Il eut même très-facilement à sa suite une armée de goujats et de ribauds.

Les âmes faibles, — c'est le plus grand iiombre, — plient et s'asservissent, qui pour ne pas entraver à tout jamais sa carrière, qui pour ne pas perdre le païï de sa famille.

Or le Mahomet de réelcclisme veut quelque chose de plus que cet universel silence.

Il est Irès-iiiiportntt que sou libraire Didier fasse fortune, afin qu'il arrive à lui payer de magnifiques droits d'auteur.

En conséquence, chaque fois qu'une œuvre nouvelle de M. Cousin se public, une question de plus ^'ajoute au progranuTie de la philosophie orthodoxe. Il faut donc acheter les livres, si l'on veut répondre à la pensée du maître, et toute l'Université les achète, professeurs comme élèves.

On sait que l'avancement est à ce prix.

Les clecti(iues zélés obliennent les pal-

CG C OU SI À

mes de l'Institut; les plus servilcs deviennent académiciens, et le bataillon, comme dit le colonel Victor, grossit, grossit toujours !

Mais quels tristes soldats !

Auprès d'eux les dragons du pape ^onl des prodiges d'héroïsme. La valeur qui se fourvoie dans cette piteuse phalange n'y reste pas longtemps. Alors le chef redouble d'habilelé. Pour combler le vide opéré par les désertions, il se fait racoleur; il grise les uns avec des caresses, verse aux autres le vin frelaté de la louange, et, quand les pauvres diables se réveillent, ils s'aperçoivent qu'ils ont signé leur enrôlement dans la Iiorde éclectique.

Ils sont fusiliers, fifres ou tambours, et

ne peuvent plus se soustraire au pacte maudit.

Grâce à ce joli système, Victor, à différentes époques, a pu s'entourer d'esprits véritablement philosophiques, et capables de servir de contre-forts à l'édifice chancelant qui aurait croulé sans leur secours.

On a beaucoup parlé du zèle de M. Cousin pour ses amis.

Un mot là-dessus.

Les amis de M. Cousin sont en même temps ses humbles serviteurs, ses agents fidèles, ses âmes damnées. Par eux et par leurs services, il domine, il gagne de l'argent ; donc, il est tout simple qu'il entretienne leur affection.

Son zèle s'explique le mieux du monde : c'est de l'égoïsme bien entendu.

M. Cousin se connaît lui-même aussi parfaitement qu'il connaît les autres. Il ne se dissimule pas la vanité de son système, et se livre d'affaire avec de l'adresse.

Par les mêmes raisons d'égoïsme et d'inquiétude, il a grand soin de persécuter les esprits libres et chercheurs. Il a voulu que des ministres eux-mêmes interviennent pour défendre contre les odieuses manœuvres de ce philosophe ennemi Micliet, Quinet, Arnault et Gratien.

Son Ivanily est un de ces ministres.

L'intolérance de notre société pour les

idées contraires aux siennes va jusqu'à l'aversion pour les individus.

Un jour qu'il se promenait en compagnie de M. Vaclierot* sous une avenue du Jardin des Plantes, Pierre Leroux vient à passer près d'eux.

M. Vaclierot quitte le bras de Victor et va presser la main du philosophe socialiste. Cela fait, il rejoint le pair de France et continue le dialogue entamé.

— Quoi! s'écrie Cousin, vous êtes l'ami de ce gaillard-là !

— M. Leroux?... mais c'est un des hommes que j'estime et que j'admire le plus.

* Le même qui fut avec Dubois directeur de l'École normale.

— Allons donc ! un écrivain obscur, le philosophe des ténèbres !

— il n'a pas la clarté de Voltaire, j'en conviens; mais c'est un novateur, un chercheur d'idées. Votre éclectisme peut emprunter quelque chose à son génie.

— Jamais !... par exemple !

— En ce cas, dit Vaclierot, vous êtes en contradiction avec votre principe même.

— Hélas! murmura Victor au milieu d'un profond soupir, j'avais compté sur Jouffroy et sur vous : comme Jouffroy, je vois bien que vous m'êtes hostile !

Puisque nous venons de prononcer le nom de Jouffroy, il est essentiel de rappeler-

ici que la famille de ce philosophe, mort en 1842, chargea M. Cousin d'édition ses œuvres posthumes * .

Un grand scandale se produisit alors.

Jouffroy n'était plus éclectique; il avait même cessé d'être chrétien. Dans ses écrits il dirigeait de très fortes attaques violentes contre l'éclectisme et contre la foi.

Pour tout ce qui avait trait à la doctrine religieuse, Victor ne s'en inquiétait guère ; mais il biffa sans pitié tout ce qui

* Elles s'imprimèrent en 1840. Précédemment le père de récluse-
tisme avait fait paraître les Œuvres complètes d'Ahélard (1836); un
traité sur la Métaphysique d'Aristote (1835), et de nouveaux Frag-
ments philosophiques de Thémistius (i scolastique). Ce dernier
livre se publia en 1840.

pouvait être blessant pour lui-même et pour son école.

Un exemple entre mille.

Jouffroy avait écrit ; « Le manque de

PRÉCAUTIONS et l'INEXPÉRIENCE de M. Cousin

siii... »

Quelle phrase irrévérencieuse !

— Arrangeons un peu cela, se dit le fidèle éditeur.

Et, sans trouble, sans hésitation, sans remords, il fait subir au
texte le léger changement ci-dessous :

« Les EXCESSIVES PRÉCAUTIONS de l'INEXPÉ-
RIENCE de M. Cousin... »

Voilà de l'habileté, sans contredit... et

d-j la conscience !

Pierre Leroux, dans un opuscule qui a pour titre : De la mutilation cVun écrit posthume de Théodore Jouffroy, signale une infinité d'altérations aussi incroyables, mais d'une portée beaucoup plus grande pour lui, car elles intéressent la doctrine.

Une fois sur le chapitre des défauts du grand Victor, nous n'allons plus cii finir.

Harpagon, de retour en ce monde, ne se montrerait pas plus économe que notre philosophe et ne jouerait pas à ses amis des tours plus indignes, quand l'heure est venue de fouiller à l'escarcelle.

Barui, le traducteur de Kant, en snit quelque chose.

Un malin, Victor le rencontre au Palais- Royal, lui frappe sur l'épaule, et lui demande s'il a déjeuné. Barni l'avait eu pour maître de conférences. Il répond né^ gativement, après avoir ôlé son feulie avec beaucoup de respect.

— Ni moi non plus, fit Cousin. Déjeunons ensemble î

On entre chez Douix.

Barni, qui se croit invité, laisse Victor commander un déjeuner confortable. On y fait honneur, et les plats se succèdent.

Mais tout à coup notre philosophe se frappe le front.

Une affaire on ne peut plus urgente rappelle à la Sorbonne. Il se lève, prend

COUSIN ".i

sa canne et son chapeau, quitte le salon de Douix et court encore.

Barni paya la carte.

Depuis ce jour, il se promet bien de ne plus accepter les invitations du père de récleclisme.

Quand M. Cousin reçut, avec la confiance de Sa Majesté citoyenne, le portefeuille de rinstruction publique, il arriva rue de Grenelle en fiacre.

— Tiens ! mais alors nous le verrons parler en coucou ! murmurèrent les gobemouches des antichambres.

Ils oubliaient Thisloire de la belette et grenier.

M. Cousin prit au ministère un embon-

G COL'SIN

point colossal. Toutefois, plus lieiireuTi qnc riiôtesse gourmande de la Fontaine, on ne lui dit pas :

Vous êtes maigre entrée, il faut maigre sortir;

Quatre énormes voitures de déménagement ne snffirent point à eidevor ses t)agages.

Son économie resta la même au sein des grandeurs. Tous les matins il se faisait cuire une simple côtelette par un garçon de bureau, nommé Rochat, Suisse d'origine.

Il payait ce cuisiaicr d'occasion sur les fonds destinés aux lettres.

Pour ses secrétaires, il ne leur donne jamais plus de soixante-dix francs par

mois, deux francs soixaiUc-ciiKi ceiliniies par jour.

En revanche, il se montre fort exigeant, et les force à travailler douze heures consécutives.

Parfois les veilles de ces tristes esclaves se prolongent très-avant dans la nuit.

Lorsqu'ils n'écrivent pas sous la dictée du philosophe, ils transcrivent ses bronillons et les mettent au net.

S'ils viennent , le matin , un quart d'heure trop tard, ce quart d'heure est religieusement déduit à la fin du mois.

M. Cousin leur accorde trenle-cinq minutes pour aller dîner.

Ils déjeunent en travaillant.

Ajoutons que, pour obtenir le litre do secrétaire du grand Victor, il faut être instruit, avoir passé par les grades universitaires et connaître à fond la langue allemande, que M. Cousin ne possède que médiocrement.

Si rame de notre philosophe est intéressée*, on doit lui rendre cette justice qu'elle n'est pas moins rancunière et malfaisante.

Un jeune homme, appelé Bac, ayant été secrétaire de M. Cousin, le quitta pour entrer dans l'Université. Probablement il avait senti le besoin de reconquérir son

* Constantinien il a eu soin de prendre la moitié des honoraires de ceux qui le suppléaient à la Faculté des lettres. On doit dire, à l'éloge de Villemain, qu'il ne suivit jamais cet exemple de lailricie.

independance, car il se moqua presque aussitôt ennemi de réclatisme.

Cousin le fait prévenir que cette liberté lui déplait fort.

Le jeune professeur ne tient pas compte de l'avertissement. On le harcèle, on le tracasse, il voit sa déshonneur imminente; le pauvre garçon perd la tête et se suicide.

Ferrari, dans ses Philosophes salariés, raconte cette mort funeste.

Un autre jeune homme, présenté comme secrétaire à M. Cousin, ne trouve pas les appointements convenables, et refuse l'emploi.

Pitoyable d'une telle irrévérence, Victor

BO . COUSIN

ordonne à ses acolytes de surveiller l'audacieux .

Après qu'il vient d'être attaché, comme professeur de grec , aux enfants d'un prince russe, il se rend lui-même chez le prince, lui affirme que l'homme dont il a fait choix est d'une incapacité notoire, présente à sa place un de ses écuyers bannerets, et fait renvoyer le premier précepteur, malgré les efforts de l'historien de Cromwell, alors ministre, et dont le malheureux jeune homme avait sollicité l'appui.

Yillemain et Cousin se détestent cordialement.

Âbel joua plus d'un tour pendable à Victor.

Il se trouva que le nom de celui-ci lut effacé un jour de la liste des membres du conseil d'Etat en service extraordinaire délibérant.

Cousin donne sa démission; il déclare qu'il ne veut pas d'un titre vain.

Le soir même on porte au Moniteur ce petit coup de griffe en quelques lignes :

« C'est précisément pour cela que M. Cousin n'a pas été conservé dans les rangs du service extraordinaire délibérant. Il ne se conçoit pas de titre plus vain que celui qu'on a porté six ans sans en user ja • mais. »

Fidèle à ses principes d'éclectisme, le grand Victor, au mois de février J8-48, s'empresse d'apporter à messieurs les ré-

publicains de l'Hôtel de Ville son humble adhésion.

— Ces farceurs-là, dit-il, me ficheraie)it ù lu porte de mon logement de la Sorbonne. Graltons-Ieir un peu l'oreille!

Plus tard, il devient un des membres les plus actifs du comité de la rue de Poitiers.

Il s'efforce de moraliser le peuple en lui donnant sa philosophie populaire , et en y offrant, comme catéchisme des masses, la profession de foi du vicaire savoyard.

Déjà, sous Louis-Philippe, les évêques de France lui avaient lancé leurs mandements à la tête. Ce nouveau péché fut loin d'ob-

tenir leur absolution

Pour apaiser le courroux de l'Eglise, Victor Cousin rompt aussitôt des lauzes contre les socialistes et les démagogues.

L'éclectisme se prête à tout.

Notre pliiioFoplic, d'ailleurs, n'avait probablement plus en mémoire certaine visite rendue à la Fayette vers la fin de la Restauration. Le héros des deux mondes habitait alors son château de Lagrange, et Cousin lui dit, en montrant, d'un air affligé, les antiques- tourelles du manoir ; ^ ;

— Quel dommage, général, que tout cela vous appartienne !

— Pourquoi donc?

— Ah 1 c'est que le moment approche où nous serons forcés de démolir les châ-

teaix, sans en excepter le vôtre, et de partager les terres entre les entants de la patrie, qui n'est qu'une seule et même famille. On a beau dire, général, toute la Révolution est là !

Noble sauteur, où t'arrêteras-tu?

Le grand Victor se dédommage d'une jeunesse austère par une galanterie surannée.

Jamais il ne demande aux dames de propager sa doctrine, mais il désire qu'elles soient aimables.

Quand une jolie aspirante au brevet de capacité refuse de lui prodiguer ses doux sourires, elle éprouve le sort des rationa-^ listes et n'obtient pas de diplôme.

On sait que, depuis tantôt vingt ansj

COUSfN 8S

noire philosophe est attelé au chnr d'une muse charmante.

Tout récemment il s'est complu h la peindre sous les traits de madame do Longueville.

La sœur de Condé n'y a rien perdu.

Pour ressembler à madame Louise Go»

let, iliiiut être parfaite. Aussi que de puissance d'imaginative et quel talent de périphrase a déployés Cousin pour flatter la reine de la Fronde et l'absoudre de ce reproche si grave du cardinal de Retz :

« Elle avait trop d'embonpoint et le visage un peu gravé de la petite vérole.)♦

11 nous prouve que la duchesse de Longueville était la modestie, la piété, la

chaslelé, la fidélité mêmes, et que la Rochefoucauld n'a jamais eu que le lilre pur et saus lâche d'ami de la maison.

Les amitiés saintes ne peuvent-elles se reproduire à deux siècles de distance? •

Pauvres fenunes, comme on les calomnie!

Alphonse Karr annonça le premier h liuison de notre philosophe et de la belle muse avec un manque de retenue et un oubli de toute pudeur qui lui ont vain cuUe remontrance à coups de couteau dont chacun a gardé mémoire.

On prétend que l'entremise du philosophe-académicien-ministre a pu seule obtenir à sa protégée tant de palmes glorieuses à l'Institut.

CODSIN 87

Ceci nous paraît une assertion gratuite et perfide.

Les vers de madame Colet sont assez admirables pour emporter le prix sans le secours de personne.

Faut-il parler de M. Cousin comme orateur politique? 11 est presque nul sous ce rapport. Jamais il n'a pris en sérieuse considération les misérables détails du gouvernement constitutionnel. La Chambre des pairs l'entendit prononcer tout au plus quatre ou cinq discours, ayant pour but de défendre sa philosophie ou d'attaquer les jésuites.

Ce que nous ne lui refuserons pas, c'est d'être un infatigable travailleur.

. De 1840 à 1853, il a publié de nombreux volumes.

Voici les principaux :

Cours d'histoire de la philosophie moderne, professé pendant les années 1816 et 1817, sténographié par ses élèves, et revu par lui; — Leçons de philosophie sur Kant; — Des pensées, de Pascal, œuvre où le mutilateur de Jouffroy signale à l'Académie une foule de mutilations; — Introduction aux œuvres philosophiques du père André; — Fragments littéraires; — Jacqueline Pascal; — Fragments de philosophie cartésienne; — Fragments philosophiques, etc.

Tous ces fragments prouvent que

M. Cousin n'a pas l'ampleur nécessaire pour produire un traité complet de philosophie.

C'est tout simplement un critique et un

lia, de plus, édité les OEuvres philosophiques de Maine de Biran, et traduit le Manuel de philosophie de Tennemann; ou plutôt il n'a fait que le revoir; M. Auguste Viguiier en est le véritable traducteur.

A défaut d'œuvres originales, Cousin édite celles d'autrui.

C'est toujours du travail, mais ce n'est plus de la puissance.

ii) COUSIN

Néanmoins il a publié de son cru un livre qui a pour titre du Beau, du Vrai et du Bien, et une Défense des Principes de la Révolution française et du gouvernement représentatif, deux ouvrages fort médiocres.

On peut dire toutefois du dernier que c'est une dette et un souvenir, car le gouvernement de Louis-Philippe était doux à l'éclectisme.

Il faut rendre cette justice à M. Cousin que ses Portraits des femmes illustres du dix-septième siècle sont écrits dans une grande manière et dans un grand style.

Avant de paraître en volumes chez Di-

dier, ces curieuses études biographiques trouvèrent place dans la Revue des Deux-Mondes.

Pour contenter à la fois Buloz et Didier, car l'un et l'autre de ces messieurs n'acceptent que de la prose inédite, voici le moyen

don! s'ingénie le grand Victor.

On ne gagne jamais trop d'argent.

Du même sac on doit, quand on le J)eut, tirer deux moutures.

Il fait d'abord une esquisse de trois ou quatre feuilles, qu'il vend à la Ueviie. Puis, à sept ou huit mois de là (Buloz exige impérieusement ce délai), l'auteur reprend son esquisse, raniplifie et la porte au libraire.

Tout le monde est satisfait.

Ce bon monsieur public seul n'y voit que du feu.

Sur le point de terminer l'histoire de Cousin, n'oublions pas qu'un de ses plus grands travers est de s'être cru dans tous les temps et de se croire encore aujourd'hui le plus bel homme de son siècle.

Jadis Victor se rendait à l'École normale en tilbury, ganté comme un fashionable et le lorgnon dans Tceil.

On eût cru voir Alcibiade, et non Platon.

Les disciples se moquaient du maître.

Presque tous les jours ils faisaient en sorte

d'amener ce philosophe, aussi fat que pédant, sur le chapitre des ilhislrations contemporaines.

M. Eugène Despois, dans le feuilleton de VIndépendance belge du 20 mai dernier, raconte ranecdote suivante.

— Il est nécessaire, disaient les élèves. d'étudier l'œuvre de nos écrivains modernes, afin de l'apprécier convenablement. Nous

devons lire Victor Hugo aussi bien que Racine.

Et Cousin de répondre sur un ton d'oracle :

— Mes amis, laissons cela au profane vulgaire \Mixis mus. .. at nos viri incjemd, kaloi kai agatJioi , est-il besoin, quand

Ui COUSIN

nous avons devant les yeux l'Apollon tin Belvédère (ici le professeur levait ses grands bras à gauche vers la statue absente), est-il besoin de nous détourner (ici le piiiilosophie portait brusquement les mains et les yeux à droite vers son talon) pour regarder un chiffonnier qui passe?

Ah ! monsieur Cousin, cotte appréciation du plus grand de nos poêles vous condamne sans retour.

Votre gloire est loin d'atteindre à celle que vous traînez dans le ruisseau. Le diamant n'est pas souillé, la Unige vous reste.

Quand la postérité vous apercevra sous votre costume philosophique, aussi bigan-é que celui d'Arlequin, elle portera de vous

COUSLN 95

un jugement capable de réhabiliter ceux que vous avez voulu flétrir, et, modifiant pour votre usage l'épitauplie célèbre de l'auteur de la Métromanie, elle écrira sur votre tûinbe :

Ci-gît Victor, qui ne fut rioii, Ki philosophe ni du'élicn.

Firx'.

POU PARAITBE DANS LA DETXIÈME SRRE

EV VENTE

m le Georges.

UippulyteCatstilU

Odilon Bnrrot.

K»spnî:.

E. Uelacroix.

Pierre Lfroax. Anaï>i Sèg^lsu.

I Villemain.

GavHrnî.

Berlioz.

Falloux.

j Clémence Hober*.

Coiistn.

! SOCS PfiISSE

Rosa Ronheur.

Muisard.

MonialembberC.

»ichelet.

Plessy-Arnould .

Ccvat^nac.

Arnal.

Cormenln. ^

I Iteauvallet.

Crémêux.

) F!or«>tttin04

i l.<t(it<i UInnv l'ersijçuy.

i'rêdêric Kou lié.

Ravel.

nadame .\nceIot.

Con>id^rani Satnt.Harc Girarciii

Rtrord.

EN VENTE DANS LA PREMIÈRE SÉRIE

Méry.

A'ictor Hngo.

Emile .'e Girardîn.

Càeorgc Saud.

Lanaennais.

Bé ranger.

Déjaset.

Gai2o<.

Alfred de MntKct.

Gérard de IVerval.

A. de Laoïart JBie.

Pierre Dapont.

ïtrîbe.

Félicien Daxiil.

DMpin.

tx karan Taylor.

TbierR.

L^cordairc.

Rucbel.

Uorac* Vnrtiet.

Ponsard .

M"" de Gtrardln.

Ro%sini.

Franouî.% Ara|^.

Arsène Iloussaye.

Proudhon.

Augusiine Brobau.

Alfred de Vl«ny.

l'Oiiiis Véron.

Féval. — Ganxnlc>i.

Ingres.

Eagène Sme.

Roue Cb«r«.

Berryer.

no«l»iichllil.

Kainte.U«r*«e Frnnt'i« XVej .

Fré<lér)clt-I>cmaitr« X^ouis I>e<snoyer!«.

Alphonse liarr.

Alex. I>uniaH fils.

Champfleury. — Ivéon

Gozian.

Alexandre naina».

Veillot.

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/cousinmioomire>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.